

geait l'indignation de son amie contre ces violences sacrilèges, faites aux membres du clergé non assermentés. On a vu l'expression de ce sentiment tel qu'elle l'éprouvait. Voici quelle était l'appréciation des mêmes faits par les hommes dont elle disait qu'*insulter à leur cocarde, c'était insulter un âne jusque dans son licol.*

Ces détails rétrospectifs sont extraits d'un opusculé sur la *Conduite révolutionnaire des commune et société populaire de Caen.*

— « Un curé réfractaire se permettait, dans une commune voisine de celle de Caen (Verson), de dire la messe et chanter vêpres; 2000 fanatiques y accoururent en foule; les citoyens de Caen, jaloux de faire triompher la raison, se transportèrent dans cette paroisse, le refuge des ennemis des lois et de l'ordre. Ils mettent en fuite ces hypocrites, en arrêtent une grande partie, détruisent enfin cette petit Vendée qui tous les jours acquérait de nouvelles forces et de nouveaux partisans; ils y dressent des autels à la philosophie; et maintenant ces hommes, qui naguère étaient égarés et séduits par un prêtre fanatique, sont rentrés dans le devoir duquel nous aimons à croire qu'ils ne s'écarteront jamais; ils sont maintenant à la hauteur des circonstances, les amis de la raison et de la liberté. A qui est due cette conversion? Aux vrais sans-culottes de Caen, les amis les plus chauds de la révolution! »

Sur tous les murs, en arrivant à Verson, le 5 ou le 6 juillet, Marie de Corday put lire l'arrêté plein de sagesse et de modération dont j'ai donné plus haut le dispositif, et qui était signé du nom de son ami Bougon-Longrais, alors secrétaire général

du directoire du Calvados. Cette pièce avait été publiée dans toutes les communes du département.

M^{me} Gautier de Villiers était occupée, dans une chambre du rez-de-chaussée de sa maison, à écosser des pois avec ses servantes. La journée était belle, un soleil magnifique dorait les moissons jaunissantes; la brise qui venait des côtes se chargeait au passage des senteurs du foin mûr dans les prés. Par un temps pareil, on avait vu souvent M^{lle} de Corday aller dans les champs s'enivrer de l'air libre de la campagne en surveillant le travail des ouvriers employés par sa tante, ou bien, un volume de Corneille, de Raynal ou de Plutarque à la main, se diriger vers Courseulles, au bord de l'Océan, rêvant à la grande pensée de l'Esprit de Dieu porté sur les flots. Le jour de sa dernière visite à Verson était pour elle le jour des adieux à ces émotions salutaires. Elle a revu les grands arbres qu'elle connaît, les prairies qu'elle a naguère parcourues, les paysages familiers à ses regards. Le calme et la sérénité de la campagne et du ciel forment un violent contraste avec l'orage qui gronde dans son cœur. Elle se dérobe à ce charme; elle va, et, toute émue, entre brusquement chez M^{me} Gautier de Villiers, et s'asseyait auprès d'elle en l'embrassant.

Les servantes se retirent. Les deux amies restent seules. M^{lle} de Corday lui dit alors sans autre préambule : — « Je viens te dire adieu; j'ai un voyage à faire; je n'ai pas voulu partir sans venir t'embrasser. »

En prononçant ces mots, elle ne pouvait parvenir à dissimuler le trouble qui l'agitait. Ses yeux étaient ardents, sa voix

comme étranglée. Elle essaya de parler de divers sujets sans importance, mais sa parole distraite trahissait une grande préoccupation; *sa personne était à Verson, son esprit était ailleurs*, disait M^{me} Gautier de Villiers en racontant ces détails.

Toute émue elle-même de l'état où elle la voyait, son amie continuait sa prosaïque occupation, et hasardait quelques questions auxquelles Marie répondait en prétextant, pour motiver son voyage, des affaires sur lesquelles, en définitive, elle ne s'expliqua pas. Tout à coup elle prit une poignée de pois en cosse, les froissa fiévreusement, les jeta par terre, se leva brusquement, enlaça ses bras autour du cou de M^{me} Gautier, l'embrassa à plusieurs reprises, et la quitta sans ajouter un seul mot.

VI

M^{me} de Corday était retournée à Caen, auprès de sa tante, au Grand-Manoir. Elle employa la soirée à brûler les adresses, les proclamations et autres écrits des Girondins qu'elle avait recueillis depuis leur arrivée.

Le 7 juillet, elle assistait à la revue de la garde nationale de Caen, passée par le général de Wimpffen, sur le Cours-la-Reine, en présence des députés proscrits. C'était un dimanche. A la suite de la revue, un bataillon de volontaires devait être formé pour aller rejoindre à Evreux l'armée fédéraliste, composée